

Le Passage

Je ne pourrai parler qu'en mon nom. Pourtant la rencontre, pour ainsi dire fortuite avec certains écrits de Tábor Béla, entraîna à sa suite des échos si lointain, qu'en mon nom aussi, je parlerai **avec la voix** des miens, disparus, ou de certains autres aussi, juifs en France, qui dans le désarroi attendent une voix aussi distincte que Tábor Béla.

Mon premier voyage à Budapest remonte à un temps que je ne saurai plus aujourd'hui reconnaître. Je suis venue ici, les mains libres, le regard aveugle, je cherchais, le croyais-je quelques faits historiques et universitaires sur les juifs de Hongrie. J'appartenais à la stricte catégorie des juifs « qui marqués par les coups, les coups portés aux anciens, avaient encore le corps marqué de ces brûlures » que je prenais seules pour mon identité juive (Judaïsme professionnel ou vision juive du monde). Mes brûlures étaient l'absence, la vacance d'identité, le creux laissé par la disparition, des disparitions sur lesquelles je ne savais rien. Je ne venais visiblement de nulle part avec, toutefois, ce fort tremblement de l'irrémissibilité de ma judaïté. Les valeurs universelles du judaïsme, je les pressentais, mais les ignorais, tenue à l'écart dans cette France dont les institutions juives, pour la plupart, m'avaient aveuglée dans leur entêtement à dépecer mon peuple de son Livre. La Shoah était enseignée, comme transmission, à l'école, dans les lieux religieux, hors des lieux, hors de tout lieu, on apprend à se déplacer avec le malheur que l'on transmet comme seul gage de survie.

J'ai lu puis relu encore ce texte de Tabor Béla écrit en 1942, j'ai lu encore ce qui était à ma portée (traduits), ce fut d'abord l'étonnement, celui de comprendre soudainement mon incapacité à donner un sens, à me donner à un sens du sens, à **Devenir** tout simplement, juive dans un rapport au monde que porte en son sein ma Bible. Ce devenir, ce joyau aussi irrémissible que ma judaïté, cette joie là, dans un lieu qui s'étend devant moi fut la porte éclatante de lumière vers laquelle me guida Tabor Béla.

Emmanuel Lévinas dans la beauté de ces textes, a pourtant eu le tort de croire, comme déjà le soulignait Tabor Béla, que l'universalité juive menait à celle de toute l'âme humaine. Ce tort, compréhensible toutefois, aura les effets si parfaitement décrits par Tabor Béla, celui encore encore et encore de nous ravir la Thora et de sa spécificité juive. Combien encore faudra-t-il nous ravir de tout ce qui fait **l'essence du juif** pour le redevenir à nouveau, combien de juifs (français) se fourvoieront dans ce discours retord ? Combien de temps encore à attendre pour qu'une voix aussi claire que celle de Tabor Béla parvienne jusqu'à nous ? Combien de temps à lutter contre le Néant ?

En mon nom, seul, cette fois, je voudrais ajouter que l'indécente solitude, irrémédiable, que semblait porter ma judaïté, cette solitude dans le temps, dans l'histoire, voire parmi les miens, cette solitude de juif errant, j'ai cessé un jour de

la tenir comme mon unique identité, ce jour très précis où je vins en Hongrie.

Le mot « langue hébraïque », *ivrit*, contient en son sein *ivri*, le passage, la continuité, se mouvoir en avant dans le miracle de la Création. Abraham est en marche, Moïse est en marche, l'important n'est peut-être pas d'y arriver, mais d'y aller. Etre en chemin. Tábor Béla m'a remise en chemin, parmi vous, et parmi ceux qui ont constitué jusqu'à ce jour mon identité.

Danielle Pinkstein